

UNE AUBAINE



— Je suis demoiselle et je cherche un époux. Je me recommande aux lecteurs du SAMEDI. Se présenter le mardi midi du portrait ci-dessus, 100, rue Haute-Flûte. Pour empêcher la bousculade, quelqu'un sera sur place pour distribuer des numéros.

— Est-ce possible ?

— Mais ! — Et elle battit des mains.

A partir de cet instant, leur existence ne fut qu'une douloureuse angoisse. Chaque matin en s'habillant, Cerveau geignait : — Pourvu que le propriétaire ne se déclare pas, mon Dieu ! — et chaque soir, en revenant du bureau, sa première question était : — S'est-il présenté ? — Ils se rendirent odieux au commissaire de police par leurs visites incessantes. À mesure que le temps avançait, ils se sentaient plus confiants dans la Providence qu'ils avaient mise de leur côté, et ils se surprenaient à dire ensemble : — Nous l'aurons !

La nuit, ils ne dormaient pas. Ils restaient assis au lit, la bougie allumée, faisant des dépenses en Espagne. Ils hésitaient entre une ferme en Beauce, ou une villa au bord de la mer. Le nom de cette dernière était déjà trouvé : Villa Léonie. Dans tous les cas, ils auraient un domestique homme, se monterait en argenterie. Ils vivraient très vieux, et ne seraient jamais plus malades. Et tout à coup, songeant que la précieuse trouvaille ne leur appartenait pas encore, qu'elle pouvait à la dernière minute leur échapper, ils entraient dans des fureurs, comme s'ils étaient sous le coup immédiat d'une trahison, d'une fraude.

Parfois ils s'attendrissaient et disaient avec des larmes dans la voix : — Notre pauvre argent ! — Un soir, dans un moment d'expansion, il affirma devant sa femme : — Vrai ! nous ne l'aurons pas volé !

Il ne restait plus qu'une semaine avant le terme si impatiemment attendu.

Cerveau donna sa démission de sous-chef. Qu'avait-il besoin de travailler maintenant qu'il était riche ! Il vit à la quatrième page d'un journal : — Un chalet à vendre aux Petites-Dalles. — Il l'acheta dix mille francs, et remit le paiement à quinzaine.

Enfin, le douze janvier, qui était le jour bienheureux, le jour béni, tous deux en grande toilette allèrent chez le commissaire de police, et après avoir donné leur signature, regardent en tremblant le portefeuille des mains du fonctionnaire. L'affaire était dans le sac. Ils entrèrent à l'église afin d'allumer un cierge.

Ils avaient invité à dîner Morin, se réservant de lui faire une surprise, pas fâchés dans le fond de l'humilier un peu.

Pendant le repas, ils ne parlèrent de rien ; puis au dessert, avec volubilité, lui contèrent la bonne nouvelle en poussant des cris de joie. Cerveau alla chercher le portefeuille qui était caché dans l'armoire à glace. Morin le prit, mais dès qu'il eut jeté les yeux sur les papiers :

— Du Russe ! du Chemin de fer Autrichien ! C'est tombé depuis six mois, mes pauvres amis. Aujourd'hui, vous en tirerez à peine trois cents francs. Est-ce que je ne vous avais pas prévenus ?

HENRI LAVEDAN.

LE PARCE QUE

Ethel. — Pourquoi donc ne te maries-tu pas ?

Mabel. — Parce que j'aime trop la compagnie des hommes.

Trombes, Tornades et Cyclones

On entend si souvent parler de cyclones, qu'on serait tenté vraiment de croire que ces redoutables météores sont plus fréquents à la fin de ce siècle qu'ils ne l'étaient jadis ; la chose semble fort peu probable, et il est plus vraisemblable de supposer que, grâce à l'organisation de la presse moderne, on est mieux informé de tout ce qui se produit de bon et de mauvais à la surface de notre pauvre globe.

Le fait est néanmoins que, d'une façon absolue, les cyclones et les manifestations analogues ont une fréquence déplorable : rien qu'en France, dans le courant de ce siècle, et d'après les relevés qui sont assurément inexacts et incomplets pour la première période cinquantenaire, on peut rappeler un grand nombre de trombes qui ont été de véritables flôaux. C'est, par exemple, la trombe d'Arsonval en 1822, celle de Châtenay en 1839, celle de Monville et de Malauvay en 1845 ; signalons-en une autre à Vendôme en 1871 et une à Montcez en 1874. Nous en passons, et des meilleures, pour arriver à des faits plus récents : nos lecteurs doivent se souvenir des tempêtes qui ont ravagé certains quartiers de Paris en 1896 et en 1897, Dreux et Saint-Claude en 1890, Voiron en 1897.

Si l'Europe est loin d'en être exempte, ces phénomènes ont une bien autre violence en Amérique, notamment aux États-Unis, où leurs dégâts se reproduisent pour ainsi dire annuellement et représentent des millions de pertes. En 1898, par exemple, un cyclone a dévasté une partie de l'Etat de New York, et s'est étendu jusqu'à l'Ontario, au-delà de la frontière canadienne, démolissant les maisons, arrachant les arbres, renversant les trains, soulevant des masses énormes et les transportant souvent à de grandes distances. L'année 1899 a eu, elle aussi, pour sa part, un épouvantable cyclone qui a ravagé les Antilles et spécialement Porto-Rico, où il a entraîné des inondations qui ont ruiné le pays et semé la mort.

Nous avons employé successivement, et à peu près indifféremment, les mots trombes, cyclones et tornades : le fait est que ce sont des manifestations atmosphériques qui réellement ne diffèrent que par leur intensité. Avec leur maximum de puissance, ce sont des typhons ou des cyclones, autrement des trombes ou des tornades. Mais d'une façon générale, ces phénomènes se présentent sous la forme de tourbillons circulaires, dont l'axe est vertical et qui se déplacent en continuant de tourner sur eux-mêmes, et en décrivant une orbite redoutable.

Nos lecteurs ont pu souvent observer aux coins des rues, dans les encoignures des murailles, par les grands vents, des tourbillons de poussière qui affectent précisément, surtout par leur partie inférieure, cette forme en cornet ou en entonnoir que nous signalons tout à l'heure. Mais qu'ils ne s'y trompent pas, ils ne sont nullement en face d'une trombe, même de proportions minuscules : c'est tout uniment une *fausse trombe*, comme l'a nettement établi M. Faye, en opposition du reste avec ce que croyait l'illustre Franklin. Il se produit à chaque instant de ces fausses trombes, qui ne sont que de vagues colonnes verticales, tournant à peine, ne voyageant guère, disparaissant avec la même facilité qu'elles se forment, qui ont l'origine de leur mouvement en bas, et qui enfin montent et aspirent ; tandis que, caractère essentiellement distinctif, les vraies et redoutables trombes descendent vers le sol d'une altitude qui est peut-être de 2000 mètres, et n'aspirent rien, mais détruisent tout ce qu'elles touchent.

Ce sont celles-ci qu'il faudrait prévoir et surtout pouvoir arrêter. À la vérité, le système des avertissements météorologiques permet de signaler leur venue un certain temps à l'avance et donne la possibilité aux gens qui sont dans les régions menacées de se mettre à l'abri. Quant à les arrêter, les rompre, c'est autre chose. Des inventeurs ont bien proposé de tirer des coups de canon sur les cyclones, pour en arrêter le mouvement tourbillonnaire et ne laisser subsister qu'un vent très fort, mais cette méthode ne peut pas encore être considérée comme fort efficace.

L. VIATOR.

CE QUI L'A EMPÊCHÉ



Le petit. — Il n'y a qu'une chose qui me retient de vous appeler un fieuh menteur !
Le gros. — Quoi donc, jeunesse !

Le petit. — Mon grand-père pesait deux cents livres et ma grand'mère seulement quatre-vingt-dix-sept, et je tiens de cette dernière.